

Les chenilles, Bayard, le juge de paix et cette balançoire endiablee m'avaient fait perdre la tête.

— Là ! quand je le disais ! fit Clémentine triomphante. Eh bien ! mon cousin, épousez-moi !

Je vous avoue, mes amis, que, quand je repense à cette matinée, je suis absolument honteux de ma sottise...

— Il n'y a pas de quoi ! dit tranquillement Souraf.

— Tu trouves, toi ? Eh bien ! je ne suis pas de ton avis, mais j'avais perdu la tête, vous dis-je... — Oui, je t'épouserai, chère enfant ! m'écriai-je en arrêtant si brusquement le mouvement de notre balançoire, que nous faillîmes tomber tous les deux le nez en avant. Je la retins en passant un bras autour de sa taille ; mais elle se dégagea doucement, posa le pied à terre, et hop ! hop !

— Quand ? me dit-elle.

— Quand tu voudras ! O Clémentine ! comment n'ai-je pas compris que je t'aimais ?

Je lui en débitai comme ça pendant un quart d'heure. Elle m'écoutait tranquillement et souriait d'un air ravi.

— Nous irons à Pétersbourg, disait-elle.

— Oui, ma chérie, et au camp...

— Au camp ? Ce doit être bien amusant !

Un éclat de rire interrompit l'orateur.

— Est-ce de moi, messieurs, ou d'elle que vous riez ? fit Pierre en se levant.

Il avait arrosé son récit d'un certain nombre de verres de punch, et ses yeux n'annonçaient pas des dispositions trop pacifiques.

— C'est que je n'entends pas qu'on rie ni de l'un ni de l'autre ! continua-t-il.

Souraf le tira par la manche.

— C'est du camp que nous rions ! lui dit-il. Continue !

— Bon ! fit Mourief. C'est que ce n'est pas risible au moins !

— Non, non, va toujours !

— Eh bien ! messieurs, nous voilà fiancés. Seulement, me dit Clémentine, n'en parle pas à maman : tu sais quel est son esprit de contradiction ; — nous en parlerons quand il sera temps... Fort bien ; mais j'avais oublié que mon congé allait finir, et que je portais le surlendemain.

III

— Vous me croirez si vous voulez, mes chers amis, continua Pierre après avoir fait circuler le punch autour de la table : la perspective de ce mariage ne m'effrayait pas du tout.

— Parbleu ! une si jolie femme ! fit-on de loin.

— Jolie, oui, mais pas commode... un peu dans le genre de son cheval, qui ruait d'une façon si obéissante ! Mais dans ce moment-là je n'y pensais pas. D'ailleurs, c'était l'heure du dîner. Clémentine s'envola, je la suivis. Elle grimpait bien mieux que moi cette espèce d'escalier en casse-cou dont je vous ai parlé, et je ne la trouvai qu'à table, tirant les oreilles à sa plus jeune sœur, qui poussait des cris de paon. Ma tante eut beaucoup de peine à rétablir un semblant de calme dans cet intérieur agité par le vent d'une tempête perpétuelle, — au moral s'entend. Le silence se fit devant les assiettes pleines de soupe trop grasse, que le cuisinier de ce château fait à la perfection. Ma bonne tante, qui est maigre comme un clou, se délectait.

— Oh ! la bonne soupe ! disait-elle de temps en temps.

Ma fiancée, d'un air innocent, dégraisait la sienne par petites guillerées dans l'assiette de son voisin, le prêtre de la paroisse, invité, ce jour-là, à l'occasion de je ne sais quelle fête. Le brave homme ne s'en apercevait pas, absorbé qu'il était dans l'explication épineuse d'un litige clérical. Nous étouffions tous nos rires. Enfin ma tante s'aperçut du manège de sa fille.

— Oh ! fit l'hôteur ! s'écria-t-elle.

— J'ai fini, maman ! répondit ma fiancée en se hâtant d'avaler son potage.

Elle posa sa cuiller sur son assiette et promena sur l'assemblée un regard satisfait.

Cette conduite aurait dû me donner à réfléchir. — Eh bien ! non. Je trouvais Clémentine adorable. Elle ne prenait peut-être pas tout à fait assez au sérieux le changement qui s'était fait dans son existence, mais elle était si bien comme cela !

Après dîner, on joua aux *gareki*. Chacun prit sa chance, et les couples s'alignèrent. Vous connaissez ce jeu : celui qui n'a pas trouvé de partenaire est chargé de donner le signal de courir après les autres. Je cherchais Clémentine pour lui donner la main, lorsqu'elle apparut, tenant par le collier un énorme chien de Terre-Nouve qu'elle adore, et qui s'appelle Pluton.

— Qu'est-ce que vous voulez faire de cette bête ? lui dis-je.

— C'est mon cavalier ! répondit-elle en se rangeant avec son chien dans la file des couples.

Pluton s'assit sur sa queue et tira la langue.

— Eh bien, et moi ?

— Vous ? fit-elle en me riant au nez. C'est vous qui "brûlerez" !

De fait j'étais le dernier, et il n'y avait plus de dames. A la grande joie des gens sérieux restés sur le balcon, je pris la tête de la file et je donnai le signal en frappant des mains. Le premier couple situé derrière moi se sépara, et, passant de chaque côté de ma personne, essaya de se rejoindre en avant. Je feignis de vouloir saisir la jeune fille, mais sans beaucoup d'enthousiasme, et le couple hâletant, réuni de nouveau, retourna à la queue pour attendre son tour. Je fis de même avec plusieurs autres : c'était Clémentine qu'il me fallait, et j'étais curieux de voir ce qu'elle ferait de son chien quand je l'aurais attrapée.

Un coup d'œil furtif m'avertit que c'était à elle de courir. Je frappai dans mes mains : Une, deux, trois ! Une boule noire passa à ma droite, un nuage blanc à ma gauche. Je me dirigeai vers le nuage blanc, mais au moment où j'allais l'atteindre...

— Pille, Pluton ! cria ma fiancée.

Pluton s'accrocha désespérément aux pans de mon surtout d'uniforme.

Je me mis à tourner, pensant faire lâcher prise à mon adversaire ; mais celui-ci avait coutume de n'obéir qu'à un mot magique dont je n'avais pas le plus léger souvenir. Moitié riant, moitié fâché, je cessai de tourner, et je regardai l'assistance. Ils riaient tous à se pâmer.

Les jeunes officiers qui écoutaient ce récit ne se faisaient pas non plus faute de rire. Pierre, très-sérieux, reprit son discours après un court silence.

— Clémentine s'était laissée tomber par terre et riait plus que tous les autres ensemble. Entre deux crises, ma tante, qui n'en pouvait plus, lui criait : Fais donc lâcher Pluton !

— Je ne peux pas !... répondait ma fiancée en riant de plus belle.

— Eh bien ! lui dis-je, ne vous gênez pas. Quand vous aurez fini...

Et je tentai de m'asseoir aussi sur le gazon ; mais Pluton, grommelant, me tira si énergiquement, que je fus obligé de rester debout. Enfin Clémentine reprit son sérieux et dit à son chien :

— C'est bon, Pluton !

L'animal, docile, desserra les dents et vint se coucher près d'elle. C'est comme ça qu'elle élevait les bêtes.

Les officiers applaudirent vivement à la péroraison de leur camarade. — Après ? après ? cria-t-on de toutes parts.

Pierre promena sur l'assemblée un regard triomphant et reprit :

— Il n'y eut pas moyen de parler avec elle ce soir-là. D'ailleurs, je lui gardais un peu rancune du procédé de